

## ÇA ET LÀ

Nous avons fait erreur en disant que la pièce de poésie de M. Blanchemin publiée dans notre dernier numéro, avait été dédiée à M. Fréchette.

\* \*

On dit que M. Fréchette prépare en ce moment un grand drame historique.

Des mauvaises langues ajoutent que l'hon. M. Marchand fera bientôt jouer à Saint-Jean une spirituelle comédie *en vers* ! Pourquoi pas ? De la politique à la comédie la transition n'est pas si grande.

\* \*

Le *Constitutionnel*, parlant de la publication dans les journaux d'un avis par lequel quelqu'un annonce qu'il demandera, à la prochaine session de la Chambre locale, d'exercer la profession d'avocat, sans avoir fait de cléricature, proteste contre l'établissement d'un précédent qui serait fatal à la profession.

\* \*

Nos remerciements à M. Tardivel pour l'envoi de sa brochure contenant la lecture qu'il vient de faire à Québec sur les mauvais traitements dont la langue française est victime parmi nous. Quoique les rédacteurs du *Canadien* ne nous aient jamais dit que des choses désagréables, nous reconnaissons que M. Tardivel est un de ceux qui travaillent avec le plus de succès en ce moment, à épurer notre langage, à la délivrer des mauvaises herbes qui y croissent.

\* \*

Nous accusons réception de deux romances qui sont déjà en grande vogue dans les salons, intitulées : *Vieillard et Souvenirs* et *La fleur du poète*. Les paroles sont dues à la plume de M. Aurèle Barthe, et la musique est de M. Ernest Lavigne, déjà si avantageusement connu comme compositeur. Nos meilleurs remerciements à qui de droit pour cet envoi.

L'une de ces chansons, *La Fleur du poète*, est dédiée avec permission à S. A. R. la princesse Louise. Elles ont été traduites en anglais par M. Jean Lespérance, rédacteur en chef du *Canadien Illustrated News*. Elles doivent être chantées au prochain concert qui sera donné à Montréal par Mme Jehin Prume.

On peut se procurer ces deux morceaux de musique pour la modique somme de 35 centimes.

## DRAME HORRIBLE

Depuis plusieurs années, le township de Lucan, dans la province d'Ontario, a été, à différentes reprises, le théâtre d'événements qui mettaient toute la population en émoi. Tantôt c'était un incendie qui causait de grands dégâts, tantôt un cultivateur trouvait le matin ses chevaux estropiés, quelques personnes ont été même en butte à des tentatives d'assassinat, et soit à tort ou à raison, on accusait une famille du nom de Donnelly d'être l'auteur de tous ces crimes.

James Donnelly et sa femme émigrèrent au Canada il y a une quarantaine d'années et vinrent s'établir sur un lot de terre d'une étendue de cinquante acres, à Biddulph, dans le comté de Huron. Un peu plus tard, Donnelly prit possession d'un autre lot de terre dans le même township, mais après un long procès avec la compagnie *The Canada Land Company*, il fut obligé de déguerpir, et subéquemment, M. James Carswell devint le propriétaire de ce lot de terre. Un jour, après les moissons, les granges de M. Carswell avec tout ce qu'elles renfermaient furent détruites par le feu. Un peu plus tard, ses chevaux furent éventrés et la famille Donnelly fut soupçonnée d'être l'auteur de ces crimes, mais les preuves n'étaient pas suffisantes pour les traduire devant les tribunaux. Depuis une dizaine d'années, on était sûr d'avance de voir, à chaque terme de la cour d'assises, un des mem-

bres de la famille Donnelly au banc des criminels.

Cette famille se composait de sept garçons et d'une fille. Deux des fils, Michael et James, sont morts ; le premier a été tué l'année dernière à Waterford à la suite d'une querelle, et l'autre a été tué, dit-on, en essayant de s'échapper des mains d'un constable qui l'avait arrêté. Robert, un de leurs frères, vient de sortir du pénitencier où il a été détenu pendant quelque temps pour avoir tenté d'assassiner le constable Everett. William a été condamné à neuf mois de prison pour avoir commis un assaut sur la personne du constable Reid pendant que celui-ci était dans l'exercice de ses fonctions, mais il a été remis en liberté avant l'expiration de son terme d'emprisonnement parce qu'il était malade. John, Thomas et James furent arrêtés en 1876 pour vol et autres délits et admis à caution. Ils réussirent, à force d'intrigues, à faire éloigner les témoins de la Couronne et leurs crimes restèrent impunis.

Il y a déjà plusieurs années le chef de la famille a été envoyé au pénitencier pour avoir assassiné un de ses voisins du nom de Ryder. Il avait été condamné à être pendu, mais sa sentence fut commuée par le gouverneur général. On n'en finirait pas s'il fallait énumérer tous les crimes dont cette famille, qui était la terreur du voisinage, a été accusée.

Pendant la nuit du 15 de janvier, la maison de M. Ryder fut détruite par le feu de foud en comble et James Donnelly, père, et sa femme, que l'on soupçonnait d'être les incendiaires, furent arrêtés. L'enquête devait se terminer le lendemain, mais quelle ne fut pas l'horreur des habitants de cet endroit en apprenant que la famille Donnelly avait été assassinée pendant la nuit par une bande d'hommes masqués. Un jeune garçon d'une dizaine d'années, qui avait passé la nuit chez Donnelly, a échappé au massacre en se cachant sous un lit lorsque les assassins sont entrés.

Pendant la même nuit, une autre bande d'homme d'hommes masqués se sont rendus à la maison de William Donnelly, situé à trois milles de celle de son père et ont frappé à la porte. John, le frère de William, alla ouvrir et tomba sur le seuil, frappé de deux balles. William se leva à la hâte, mais les meurtriers avaient disparu.

Voici les noms des victimes de cette horrible tragédie : James Donnelly et sa femme, John, Thomas et Bridget Donnelly. Une vingtaine d'individus ont été arrêtés.

## LA CARRIÈRE DE MARÉCHAL

Quelques détails sur la vie de ce fameux voleur seront probablement lus avec intérêt.

Né en Belgique, Maréchal émigra au Canada vers 1870.

En arrivant à Montréal, il loua une maison sur la rue Laguchetière, près de la rue Amherst et quelques jours plus tard le vol audacieux commis chez Lazarus, venait jeter l'émoi dans la ville. On se rappelle que des bijoux évalués à \$20,000 furent enlevés de ce magasin.

Quelques jours après, une femme à laquelle il s'était lié le denonga. Arrêté dans une maison de la rue Beaudry, on trouva sur sa personne une valeur de \$10,000 en bijoux de toutes sortes. En 1876, il fut traduit devant les assises criminelles et condamné à trois ans de pénitencier.

Pendant son séjour dans cette institution il inventa une serrure au moyen de laquelle toutes les cellules des prisonniers pouvaient être ouvertes simultanément. Le gouvernement acheta plus tard cette serrure extraordinaire.

Le mécanisme permettait de n'ouvrir en même temps qu'une partie des cachots si la chose était nécessaire.

Par sa bonne conduite et les services qu'il rendit à l'institution, il obtint que sa peine fut réduite de six mois.

Pendant, à peine fut-il de nouveau

en liberté, que les vols commencèrent à se multiplier avec une rapidité effrayante. Le plus important fut celui commis chez M. Black et Cie., d'où l'on enleva pour environ \$30,000 de marchandises.

Maréchal, soupçonné de ce dernier crime fut arrêté, ainsi que trois autres individus nommés Sutherland, McKay et Price qui attendent actuellement leur procès qui aura lieu dans le mois de mars.

Les autorités incapables d'éliciter leurs preuves remirent Maréchal en liberté sur son propre cautionnement. Les agents de police avaient reçu instruction de le surveiller sans cesse pour essayer de découvrir ainsi l'endroit où les soies olées avaient été cachées. Mais au bout d'une semaine il disparut sans laisser aucune trace. Ce n'est que la semaine dernière que le grand connétable Bissonnette le découvrit dans les ateliers de la Compagnie du Vermont Central à St. Albans, où il était connu sous le pseudonyme de Knulz.

Lors de son arrestation, des lettres que l'on trouva sur lui permirent à la police de retrouver en grande partie les marchandises volées. Les autorités ayant été incapables de le décider à retourner au Canada, il fut remis entre les mains de la police américaine, car il s'était vanté, paraît-il, de s'être évadé du pénitencier de Sing-Sing. Tandis qu'on le conduisait à cet établissement, il essaya de s'enfuir, mais son gardien lui logea deux balles dans la tête. Conduit au pénitencier, il est maintenant entre la vie et la mort.

Outre les trois prisonniers dont nous avons parlé plus haut, une dame Murray a été arrêtée comme complice dans le vol de S. Lewis Black et Cie. Les lettres trouvées sur la personne de Maréchal, portaient toutes la signature de cette femme.

On a beaucoup plaisanté sur les prétendues maladies du prince de Bismarck, qui sait toujours à propos gagner une attaque de rhumatisme ou une fluxion, lorsqu'il s'agit de dissimuler son avis sur une question brûlante ou de se soustraire à une visite importune. Il paraît, cependant, que son état de santé actuel n'est nullement rassurant. Non-seulement le prince n'a pu se rendre à Berlin, ainsi qu'il l'avait annoncé, mais la princesse, sa femme, a quitté la capitale pour aller retrouver son mari. Le *Berliner Tageblatt* donne sur la maladie de M. de Bismarck les détails suivants :

Le système nerveux du prince est tellement ébranlé, que les médecins ont dû employer des spécifiques pour lui procurer du sommeil et du repos. En outre, le rhumatisme est encore si violent, que les médicaments internes et externes les plus énergiques ont dû et doivent encore être employés.

A cela se joignent des soucis paternels, car le fils cadet, le comte Guillaume, est presque aussi malade que son père. Par suite des fatigues supportées pendant la guerre, il souffre de rhumatismes articulaires au point que dernièrement, il a dû être porté de voiture au wagon de chemin de fer, et que son frère aîné, le comte Herbert, a dû l'accompagner pour lui servir de garde-malade.

Le prince se traite par tous les médicaments possibles, allopathiques et homœopathiques, ce qui n'est pas précisément de nature à améliorer son état.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelleteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

## LE NIHILISME EN RUSSIE

Dans la nuit du mois d'avril 1876, on apporta à l'hôpital d'Olessa un homme qu'on avait trouvé étendu près de la gare aux marchandises, la tête fracassée et inondé d'un liquide corrosif. L'inconnu n'avait pas perdu connaissance, mais ne parlait qu'avec difficulté à cause des brûlures qui avaient corrodé profondément la gorge et la bouche. Il déclara se nommer Nicolas Gorinovich, bourgeois honoraire de Kieff. Sa tête, son visage et le haut de son corps étaient noircis et parcheminés par suite de l'action de l'acide sulfurique répandu sur lui. La police s'émut, les recherches commencèrent. Sur la place où l'on avait relevé le blessé fut retrouvé le lendemain matin un écriteau portant les mots : " Tel est le sort d'un espion."

Le blessé, dont l'aspect n'avait conservé presque rien d'humain, survécut à ses horribles blessures. Ses dépositions ont servi de base au procès qui s'est jugé récemment devant la cour martiale d'Olessa et qui a eu pour dénouement tragique trois exécutions que nous avons rapportées. Le récit de Gorinovich jette un certain jour sur les agissements du parti révolutionnaire russe. On voit que les grandes villes ont chacune une " commune," un comité secret organisé communiquant avec les comités des autres villes. Certains membres d'une commune font également partie de la commune d'une autre ville, mais sous des noms supposés. Tous ces hommes, ainsi que certaines femmes qui appartiennent au même groupe révolutionnaire, ne sortent qu'armés de revolvers. Ils correspondent entre eux à l'aide d'un langage convenu et d'une écriture chiffrée ; ils ont des mots d'ordre au moyen desquels il se font reconnaître de leurs affiliés, et reçoivent des sommes d'argent à des époques déterminées, ce que l'un d'eux a appelé des " gages." On voit, d'après la déposition de Gorinovich, que ce parti le soupçonnait d'avoir livré le nom de quelques-uns d'entre eux à la justice, et l'avait attiré dans un guet-apens pour l'assassiner. Le malheureux a voyagé à côté de la fièle d'acide sans se douter qu'elle était destinée à son supplice !

## L'IMPÉRATRICE À COMPIÈGNE

Un écrivain français, parlant des fêtes brillantes qui avaient lieu sous l'empire à Compiègne et duraient plusieurs jours, dit :

Tous les jours, à cinq heures, avait lieu ce que l'on appelait le *Thé de l'Impératrice*, réception intime dans les appartements particuliers de Sa Majesté. La plupart des invités y paraissaient à tour de rôle. Toutefois, ces réceptions étaient principalement réservées aux littérateurs, aux savants, qui, dans ce milieu mondain, plein de coteries et souvent exclusif, auraient pu se trouver parfois isolés. N'était-ce pas leur offrir une occasion qu'ils appréciaient fort, de faire briller leur esprit, leur savoir et leur tact. L'impératrice se complaisait dans ces joies d'intelligence. Avec une grâce exquise et une bonne volonté devant laquelle ses adversaires les plus spirituels s'inclinaient, elle s'étudiait tant bien que mal à faire briller ses hôtes en les amenant chacun sur leur terrain favori. La souveraine trouvait un tel attrait dans ces tournois, qu'elle en oubliait l'heure, et que souvent sa demoiselle d'honneur en était réduite à lui adresser, pendant qu'elle savourait les récits d'Edmond About ou de Prosper Mérimée, les amusantes dissertations de M. Lachaud et les captivantes théories de M. de Lesseps, des signes respectueusement désespérés. Il fallait, en effet, faire comprendre à l'auguste Présidente que l'heure de la toilette du soir était sonnée depuis longtemps. C'était toujours à regret que devant ces injonctions répétées, elle coupait court à ces entraînantés causeries, fort différentes des racontars, des banalités de cour et des plaisanteries plus ou moins délicates de certains familiers de la maison.

La toilette du soir était une importante affaire. Dans les salons de Compiègne, en effet, se préparaient les modes de l'hiver ; c'est là que les célèbres couturières lançaient leurs créations favorites. Ce fut durant ces années brillantes, il faut malheureusement l'avouer, comme un délire, une orgie de luxe et d'outrance dans les toilettes féminines. Combien de ruines, hélas ! que de troubles irréparables dans les ménages survenus à la suite d'une invitation à Compiègne. — Certains nobles étrangers nous furent particulièrement fatals, et il est inutile de prononcer des noms. Afin de réfréner ces tendances, l'impératrice s'étudia, mais un peu tard, dans les dernières années, à donner elle-même l'exemple de la simplicité.